

— Un peu formalistes, un peu réservés, disait-il, mais d'excellents hommes, polis, et certainement de principes irréprochables.

Cela faisait rire les garçons et les filles, à mesure qu'ils vieillissaient, et souvent provoquait chez eux certaines parodies, fort chargées, de ces formalités bostoniennes à l'adresse de leur père.

Les années s'écoulèrent.

Les garçons partirent pour l'Ouest ; et lorsque la guerre de Sécession se déclara, ils prirent du service dans les régiments de l'Iowa et du Wisconsin.

Un beau jour, la proclamation du Président, affranchissant les esclaves, arriva à Eriécreek.

Dick et Bob s'y trouvaient en congé d'absence.

Après avoir laissé le docteur Ellison donner libre cours à sa joie, Bob s'écria :

— Eh bien, voilà un terrible coup pour le docteur ! Qu'allez-vous faire maintenant, père ? L'esclavage, les esclaves fugitifs et tous leurs charmes envolés pour jamais, tout vous est arraché d'un seul coup. Voilà qui est rude, n'est-ce pas ? Plus d'hommes ni de frères ! Plus d'oligarchie sans âme ! Triste perspective, père !

— Oh ! non, insinua l'une des jeunes filles, il reste encore Boston.

— Mais, en effet, s'écria Dick, le Président n'a pas aboli Boston. Vivez pour Boston !

Et depuis lors le docteur vécut en réalité pour un Boston idéal — du moins en autant qu'il s'agit d'un projet jamais abandonné, jamais accompli, de faire quelque jour une visite à la métropole du Massachusetts.

Mais en attendant, il y avait autre chose. Et comme la proclamation lui avait donné une patrie enfin digne de lui, il voulait faire honneur à celle-ci en étudiant les antiquités.

Dans sa jeunesse, avant que son esprit se tournât si énergiquement vers la question de l'esclavage, il avait déjà un goût assez prononcé pour les mystérieuses constructions préhistoriques de l'Ohio. Et chacun de ses garçons retourna au camp avec instruction de prendre note de chaque particularité pouvant jeter quelque lumière sur cet intéressant sujet.

Ils auraient d'amples loisirs pour leurs recherches, puisque la proclamation, insistait le docteur Ellison, mettait virtuellement fin à la guerre. Ces hautes antiquités n'étaient qu'un point de départ pour le docteur. Il arrivait de là, par degrés, jusqu'aux temps historiques ; et le hasard voulut que, lorsque le colonel Ellison et son épouse, en route pour l'Est, s'arrêtèrent, en 1870, à Eriécreek, ils le trouvassent plongé dans l'histoire de la vieille guerre française.

Le colonel n'avait pas encore décidé de prendre la route canadienne ; autrement il n'aurait pas échappé aux recommandations d'avoir à explorer tous les endroits intéressants de Montréal et de Québec, ayant quelque rapport avec cette ancienne lutte.

Ils partirent, emmenant Kitty avec eux aux chutes de Niagara — qu'elle n'avait jamais visitées, sans doute parce qu'elles étaient tout près.

Mais aussitôt que le docteur Ellison reçut la dépêche lui annonçant que Kitty devait descendre le Saint-Laurent jusqu'à Québec, et qu'elle reviendrait par la voie de Boston, il se mit à son pupitre et lui écrivit une lettre des plus explicites.